

LA VIE INCONNUE DE JÉSUS-CHRIST – 25^e causerie

I. – Extrait de : SÉDIR, *La vie inconnue de Jésus-Christ*, 1920.

S'il nous est superflu de savoir quels actes précis Jésus accomplit dans les centres où s'exerce le mal spirituel de ce monde, nous pouvons toutefois supposer qu'il a aussi visité les centres où le Bien habite.

Imaginez un continent au-delà de l'Indus, de Delhi, au bout de la route sans fin qui court de Calcutta aux solitudes tibétaines ; dans ce continent entouré de déserts et de neiges éternelles, s'élève une montagne irréaliste que les voyants n'ont jamais aperçue ¹.

Ces êtres attendent Le voyageur inconnu, Jésus. C'est par eux que le Christ espère, prévoit, surveille tout : ils sont les veilleurs dont les yeux jamais ne se referment. Par eux, Il rassemble toutes les lumières, et pourtant Il est seul. Son anonymat constitue Son mystère, Sa défense et Sa toute-puissance. Son inconcevable ubiquité Lui permet d'aller partout. Et s'Il ne poursuivait Son œuvre en tout lieu et s'Il ordonnait notre salut immédiat, l'Adversaire s'effondrerait dans le néant.

Tel est un des aspects du Christ.

Nous dégagerons de ces récits quelque chose pour consolider l'armature de notre vie quotidienne. [...]

Nous pouvons être assurés que pour voir accourir au bercail toutes ses brebis, Jésus peinera toujours, partout, tout le temps. Il choisira toujours les chemins étroits et les solutions les plus pénibles.

Il faut apprendre à veiller, nous qui aspirons à Son unité et à Son amitié. Sachons affronter l'avenir sans regret du passé, et sans nous enfermer dans la tour d'ivoire, refuge de notre pusillanimité.

Les concerts des anges sont des actes et des harmonies. Tout est mouvement et vie. Sur les grâces de cette terre, les êtres, nos frères qui vivent avec nous, sont des petites « vagues » de l'océan universel. Pour qu'ils voient la bonté du Père, le disciple de Jésus doit être un porte-étendard.

Le peu que nous savons, réalisons-le de suite, attirons la lumière vers nous jusqu'au Père, qui nous appelle à des œuvres plus profondes.

II. – Extrait de : Anne-Catherine EMMERICK, visions recueillies dans *Vie d'Anne-Catherine Emmerick* par le Père Schmoeger, 1868.

Partant de Jérusalem, je m'avançai bien loin vers l'orient. Je passai plusieurs fois dans le voisinage de grands amas d'eau et par-dessus des montagnes qu'avaient franchies les mages de l'Orient pour venir à Bethléhem. Je traversai aussi des pays très peuplés, mais je ne touchais pas les lieux habités : la plupart du temps je passais par des déserts.

¹ La « Montagne des Prophètes », connue sous le nom de « mont Mérou » par les sages de l'hindouisme. Anne-Catherine Emmerick l'a visitée et Sédir nous l'a décrite dans son livre *Le Sermon sur la Montagne*. Étant donné que Jésus s'y rendit lors de son séjour en Orient, nous en prendrons connaissance dans les pages qui suivent. Ce lieu inaccessible est le plus sacré de notre terre. C'est là que réside l'assemblée sainte dont procède l'Église intérieure.

J'arrivai ensuite dans une contrée où il faisait très froid et je fus conduite de plus en plus haut jusqu'à un point extrêmement élevé : le long des montagnes, du couchant au levant, se dirigeait une grande route sur laquelle je vis passer des troupes d'hommes. [...]

Cette route allait en descendant : mon chemin conduisait en haut à une région d'une beauté incroyable. Là il faisait chaud et tout était vert et fertile : il y avait des fleurs merveilleusement belles, de beaux bosquets et de belles forêts : une quantité d'animaux prenaient leurs ébats tout autour : ils ne paraissaient pas méchants.

Cette contrée n'était habitée par aucune créature humaine et jamais aucun homme n'y venait² : car de la grande route on ne voyait que des nuages. J'aperçus des troupes d'animaux semblables à de petits chevreuils avec des jambes très fines ; ils n'avaient pas de cornes, leur robe était d'un brun clair tacheté de noir. Je vis aussi un animal trapu de couleur noire ressemblant presque à un cochon, puis des animaux comme des boucs de grande taille, mais plus semblables encore à des chevreuils ; ils étaient très familiers, très légers à la course : ils avaient de beaux yeux fort brillants : j'en vis d'autres semblables à des moutons ; ils étaient très gras, avaient comme une perruque de laine et des queues très épaisses : d'autres ressemblant à des ânes, mais mouchetés ; des troupeaux comme de petites chèvres jaunes et de petits chevaux ; de grands oiseaux à longues jambes qui couraient très vite, d'autres semblables à des poulets agréablement tachetés, et enfin une quantité de jolis oiseaux très petits et de couleurs variées. Tous ces animaux prenaient librement leurs ébats, comme s'ils eussent ignoré l'existence des hommes.

De cette contrée de paradis, il me fallut monter plus haut, et c'était comme si j'étais encore conduite à travers les nuages. J'arrivai ainsi au sommet de cette haute région de montagnes où je vis beaucoup de choses merveilleuses. Au haut de la montagne était une grande plaine et dans cette plaine un lac ; dans le lac une île verdoyante qui se liait au continent par une langue de terre également verdoyante. Cette île était entourée de grands arbres semblables à des cèdres.

Je fus élevée au sommet d'un de ces arbres et, me tenant fortement aux branches, je vis d'en haut toute l'île. [...]

Quand du haut de mon arbre je promenais mes regards sur l'île, je pouvais voir à son autre extrémité l'eau du lac, mais non la montagne. Cette eau était vive et d'une limpidité extraordinaire : elle traversait l'île par différents bras et se déversait sous terre par plusieurs rigoles plus ou moins larges.

Vis-à-vis de l'étroite langue de terre, dans la verte plaine, s'élevait une très grande tente s'étendant en long, qui semblait d'étoffe grise ; elle était décorée à l'intérieur, sur le derrière, de larges pans d'étoffes de diverses couleurs et couverte de toute espèce de figures peintes ou brodées. [...]

Comme je considérais tout cela, je me dis : « Qu'ai-je à faire ici, et pourquoi faut-il qu'une pauvre créature comme moi voie toutes ces choses ? » Alors la figure me dit de dessous la tente :

² Tel est le cas, en effet, des innombrables « vallées secrètes » de l'Himalaya, où aucun être humain n'a pu accéder depuis les temps les plus reculés et où il est encore aujourd'hui techniquement impossible de pénétrer, hormis pour les plus rapprochées, que quelques explorateurs ont pu filmer. Les images qu'ils en ont rapportées nous montrent des lieux paradisiaques où la chaleur du soleil est prise en captivité dans les cuvettes que forment les vallées. La végétation y est luxuriante, l'eau qui coule des montagnes y est pure comme le cristal et tout y produit une impression paradisiaque. Les plus reculées de ces vallées resteront toujours inaccessibles, parce qu'aucun avion ne peut y atterrir et qu'aucun hélicoptère ne peut s'élever aux altitudes qu'atteignent les barrières montagneuses. Quant à un parcours à pied jusque dans ces régions éloignées, le trajet en est si long et si ardu qu'aucun être humain ne pourrait y parvenir sans mourir de froid ou de faim en cours de route. On doit savoir, en effet, que la superficie de l'Himalaya est de 600 000 km², ce qui équivaut à celles de la France et de la Suisse réunies...

« C'est parce que tu as une part dans ceci. » Cela redoubla encore mon étonnement et je descendis ou je volai vers elle dans la tente où elle était assise, vêtue comme le sont les esprits que je vois : elle avait dans son extérieur et son apparence quelque chose qui rappelait Jean-Baptiste ou Élie.

Les livres et les volumes nombreux qui étaient par terre autour d'elle étaient très anciens et très précieux. Sur quelques-uns de ces livres étaient des ornements et des figures de métal en relief, par exemple un homme tenant un livre à la main. La figure me dit ou me fit connaître d'une autre manière que ces livres contenaient tout ce qu'il y avait de plus saint parmi ce qui venait des hommes ; qu'elle examinait, comparait tout et jetait ce qui était faux dans le feu allumé près de la tente. Il me dit qu'il était là pour que personne ne pût y arriver ; qu'il était chargé de veiller sur tout cela et le gardait jusqu'à ce que le temps fût venu d'en faire usage. Ce temps aurait pu venir déjà dans certaines occasions ; mais il y avait toujours de grands obstacles.

Je lui demandai s'il n'avait pas le sentiment de l'attente si longue qui lui était imposée. Il me répondit : « En Dieu il n'y a pas de temps. » Il me dit aussi que je devais tout voir, me conduisit hors de la tente et me montra le pays d'alentour. [...]

J'eus le sentiment que dans les tours qu'il me montrait étaient conservés les plus grands trésors de l'humanité ; il me semblait que des corps saints y reposaient. Entre quelques-unes de ces tours je vis un chariot très étrange avec quatre roues basses : quatre personnes pouvaient bien s'y asseoir ; il y avait deux bancs et, plus en avant, un petit siège. Ce char, comme tout le reste ici, était tout revêtu d'une végétation verte ou bien d'une rouille verte. Il était sans timon et tout orné de figures sculptées, si bien qu'à la première vue je crus qu'il s'y trouvait des personnes assises. La caisse était faite de ces figures travaillées à jour : elle était très mince, et comme de métal : les roues étaient épaisses comme celles des chariots romains. Celui-ci me sembla assez léger pour pouvoir être tiré par des hommes.

Je regardais tout très attentivement, parce que l'homme m'avait dit : « Tu as ici ta part et tu peux tout de suite en prendre possession. » Je ne pouvais nullement comprendre quelle espèce de part je pouvais avoir là. « Qu'ai-je à faire, me disais-je, de ce singulier chariot, de ces tours et de ces livres ? » Mais j'avais une vive impression de la sainteté du lieu. C'était pour moi comme si, avec cette eau, le salut de plusieurs époques était descendu dans les vallées et comme si les hommes eux-mêmes étaient venus de ces montagnes d'où ils étaient descendus toujours plus bas et s'étaient enfoncés toujours plus profondément. J'avais aussi le sentiment que des présents célestes étaient là conservés, gardés, purifiés, préparés d'avance pour les hommes. J'eus de tout cela une perception très claire : mais il me semblait que je ne pouvais emporter avec moi cette clarté : je conservai seulement l'impression générale.

Lorsque je rentrais dans la tente, l'homme me dit encore une fois la même chose : « Tu as une part dans tout cela et tu peux tout de suite en prendre possession. » Et comme je lui représentais mon inaptitude, il me dit avec une assurance tranquille : « Tu reviendras bientôt vers moi. » [...] J'eus le sentiment que l'homme n'était pas toujours dans cette tente auprès des livres. Il m'avait accueilli et m'avait parlé comme s'il m'eût connu et qu'il eût su que je devais venir : il me dit avec la même assurance que je reviendrais et me montra un chemin descendant ; j'allai dans la direction du midi, je passai de nouveau par la partie escarpée de la montagne, puis à travers les nuages, et je descendis dans la riante contrée où il y avait tant d'animaux. [...]

Je sais pourquoi j'étais allée sur la montagne : mon livre ³ se trouve parmi les écrits qui sont sur la table : il me sera rendu pour que je lise les cinq dernières feuilles. L'homme assis devant la table reviendra en son temps ⁴. Son char reste là comme souvenir éternel. C'est sur ce char qu'il monta à cette hauteur, et les hommes, à leur grand étonnement, le verront redescendre sur ce char. C'est là, sur cette montagne, la plus élevée qui soit au monde et où personne ne peut arriver, qu'ont été mis en sûreté, lorsque la corruption s'est accrue parmi les hommes, des trésors et des mystères sacrés. Le lac, l'île, les tours n'existent que pour que ces trésors soient conservés et garantis de toute atteinte. C'est par la vertu de l'eau qui est sur ce sommet que toutes choses sont rafraîchies et renouvelées. Le fleuve qui descend de là ⁵ et dont l'eau est l'objet d'une si grande vénération pour les hommes que j'ai vus ⁶, a réellement une vertu et les fortifie : c'est pourquoi ils l'estiment plus que leurs vins. Tous les hommes, tous les biens sont descendus de cette hauteur et tout ce qui devait être garanti de la dévastation y a été préservé.

L'homme qui est sur la montagne m'a connue : car j'ai là ma part. Nous nous connaissons tous, nous tenons tous les uns aux autres. Je ne puis pas bien l'exprimer ; mais nous sommes comme une semence répandue dans le monde entier. Le paradis n'est pas loin de là. J'ai vu déjà antérieurement comment Élie vit toujours dans un jardin devant le paradis. [...]

J'ai vu de nouveau la montagne des prophètes. L'homme qui est dans la tente présentait à une figure venant du ciel et planant au-dessus de lui des feuillets et des livres, et il en recevait d'autres à la place. Cet esprit avait un extérieur différent du premier. Celui qui planait en l'air me rappela vivement saint Jean. Il était plus agile, plus prompt, plus aimable, plus délicat que l'homme de la tente, lequel avait quelque chose de plus énergique, de plus sévère, de plus strict, de plus inflexible. Le second se rapportait à lui comme le Nouveau Testament à l'Ancien, c'est pourquoi je l'appellerais volontiers Jean et j'appellerais l'autre Élie. C'était comme si Élie présentait à Jean des révélations ayant eu leur accomplissement et en recevait de nouvelles.

III. – Extrait de : SÉDIR, *Le Sermon sur la Montagne*, 1921.

À deux mille cinq cents lieues de notre patrie, plus loin que la Palestine, que Chiraz et que Mascate, au-delà de l'Indus et de l'effroyable Bikanir, une fois dépassées les merveilles de Delhi, toute rose dans son atmosphère d'or, le voyageur, laissant sur sa gauche les lieux où s'épanouit autrefois l'enchantement du Paradis terrestre, monte à travers le Népal et prend pied sur la route sans fin qui court de Bénarès aux solitudes tibétaines et jusqu'aux gorges du Pamir.

S'il continue de s'élever vers les neiges éternelles, si, par impossible, il affronte les glaciers inconnus, si les anges lui fraient le chemin, il verra lui barrer l'horizon une montagne irréaliste que les Délivrés mêmes n'ont jamais aperçue.

Des précipices vertigineux l'entourent de toutes parts ; ses assises verticales la défendent invinciblement et les bises meurtrières expirent à ses pieds. C'est elle sans doute que les hymnes des Rishis védiques proposent à la vénération des peuples de Bhârat sous le nom sacré de Mérou.

Son sommet s'arrondit en cirque verdoyant ; un soleil, invisible encore aux peuples occidentaux, y maintient une température printanière dont quelques zéphyr accentuent la

³ Il s'agit d'un livre inconnu qui s'était matérialisé dans la chambre d'Anne-Catherine Emmerick et qu'elle avait reçu l'instruction de lire et de mémoriser avant qu'il ne retourne à l'endroit d'où il était venu.

⁴ Il s'agit évidemment d'Élie, qui était déjà venu sous la figure du Baptiste.

⁵ Le Gange.

⁶ Les hindous en pèlerinage au Gange.

douceur. Le sol disparaît sous un souple gazon ; des fleurs innombrables le parsèment dont le frais éclat fait penser aux jardins célestes où chantent les bienheureux.

Un lac occupe le centre de cette immense prairie, et une île repose en son milieu. La transparence miraculeuse de l'eau reproduit avec délicatesse les herbes des talus et les frondaisons élégantes des arbres riverains ; une imperceptible palpitation intérieure de la masse liquide communique à ces reflets le vague des paysages enchantés ; les roches multicolores du fond, le bleu permanent du ciel font paraître dans l'eau profonde des amas mobiles d'émeraudes, de saphirs sombres et de mourantes turquoises.

L'île semble flotter sur le miroir circulaire où elle se contemple. Ses contours élégants, le désordre harmonieux des bouquets d'arbres qui la décorent, la grâce diverse de leurs attitudes, l'éclat des fleurs immenses dont, çà et là, quelques-uns sont couverts, l'haleine parfumée des corolles, le gazouillement d'oiseaux étincelants : tout concourt à produire un ensemble de parfaite beauté.

On n'aperçoit aucun insecte ; mais des animaux semblables à des antilopes, à des cerfs, à des moutons ⁷, d'une élégance de formes incomparable, détachent sur le vert vigoureux de la prairie leurs robes fauves ou argentées.

À demi vêtues de plantes grimpantes, des tours se cachent derrière de grands arbres ; les feux du couchant, reçus tout le long des siècles, les ont teintes de leurs pourpres et de leurs ors. Les unes rondes, les autres polygonales, leurs mesures, divinement proportionnées, raviraient les constructeurs de l'Acropole ⁸ ; on n'y aperçoit aucun assemblage de pierres ; elles semblent de larges colonnes de marbre ou de porphyre, directement jaillies du sol rocheux. Ce sont des tombeaux. Sous leur base reposent les restes de patriarches antédiluviens ; et leur emplacement, leur forme, leur couleur expriment les arcanes mêmes dont ces patriarches disparus furent les incarnations.

Rangées en cercle, au nombre de vingt-quatre, elles montent la garde autour d'une sorte de longue tente centrale ou de dais d'une étoffe somptueuse et qui semble certainement l'ouvrage des patients génies qui tissent les robes des anges. Les aurores boréales l'ont imprégnée de leurs teintes magnifiques. Elle tombe en nobles plis abondants qui paraissent, non pas drapés sur une charpente, mais bien suspendus à plusieurs grosses torsades d'or, que l'œil suit dans l'air radieux, mais sans toutefois apercevoir la rosace immatérielle où ces cordages se rejoignent.

Sous ce dais s'étend une grande table de pierre, couverte de rouleaux et de livres, et autour d'elle va et vient un personnage dont l'aspect déconcerte.

Ce n'est pas un homme semblable à nous ; ce n'est pas non plus un de ces fantômes qui hantent les lieux funèbres. Il est bien vivant ; sa chair spiritualisée rayonne un éclat auprès duquel les plus beaux des habitants de la terre paraîtraient des malades aux portes du sépulcre. Il est dans la force de l'âge ; une étoffe d'un jaune soufré tombe en plis nombreux de ses larges épaules. Il ressemble à ces pasteurs fils de rois que racontent les légendes sarrasines ; une mélancolique douceur attendrit ses regards qui ont vu trop de choses, mais la sérénité des archanges habite son front qu'une épaisse chevelure ombrage de ses reflets bleus.

⁷ Exclusivement des bêtes inoffensives, en somme.

⁸ « Divinement proportionnées »... Tout y est donc construit selon le nombre d'or (1,618) et la section dorée (0,618), que les Grecs appelaient la « divine proportion ».

À chaque instant tombent sur la table, venant on ne sait d'où et comme s'ils se matérialisaient soudain, des papyrus couverts d'écritures. L'homme les lit, puis, après en avoir recopié des passages sur son grand livre, les brûle à un brasier qui flambe au ras du sol.

À l'autre extrémité de la tente on voit une sorte de char à trois roues, fait d'une matière translucide et dure, orné de toutes sortes d'arabesques hiéroglyphiques. Enfin, sous la table, on devine un sarcophage où repose un corps à la ressemblance du scribe mystérieux.

Que sont ce lac et ce jardin ? Qui est cet homme dont l'aspect sublime couronne les beautés environnantes ? Ce dais suspendu à quelque étoile, ce feu perpétuel qui brûle sans aliment, ce char de rêve qui semble attendre ses licornes ? Serait-ce pas l'invisible patron des inaccessibles Rose-Croix ⁹, le thaumaturge du Carmel, cet Élie revenu sous le nom du Baptiste, le plus grand parmi les fils de la femme ?

C'est lui, en effet. Il demeure là jusqu'aux derniers temps ; il recueille tout ce que les hommes élaborent de saint dans les domaines de la pensée, de la science et de l'art ; il livre au feu ce qui est impur et accumule ainsi les trésors du Vrai et du Beau dont se nourriront plus tard les élus de la Jérusalem nouvelle.

Par intervalles descend du haut des airs un être à forme humaine qui n'est, comme Élie, ni un corps ni un fantôme. Son visage vermeil brille de jeunesse ; mais les longs cheveux qui ondulent sur ses épaules sont tout argentés ; il n'a point d'ailes ; cependant il plane comme soutenu dans les mille plis d'un nuageux vêtement bleuâtre. Il est imberbe ; un sourire de tendresse et de paisible joie éclaire ses traits ; ses mains divines retiennent son manteau qui flotte au vol rapide des courses éthérées et nul mortel pécheur ne supporterait l'insondable innocence de ses limpides regards.

C'est le Voyant, Jean le Vierge, le Bien-Aimé, le fils adoptif de Marie. En attendant le retour de son Jésus, il parcourt l'univers, recherche les bénédictions que le Sauveur sème, les apporte à la terre aride, et remporte du livre d'Élie ce que les autres mondes peuvent en recevoir.

Un troisième visiteur paraît encore sur ce mont singulier : c'est Moïse. Le théocrate porte sur son visage les flammes de l'Horeb et les majestés du Sinaï. Les cornes de la puissance thaumaturgique grandissent son front sourcilleux ; sa main d'athlète tient le bâton du pontife ; sur sa poitrine brillent les Urim et Thummim authentiques ¹⁰ qu'il ravit autrefois au Soleil-des-Nombres. Il marche à pas longs dans le tintement des sonnettes sacerdotales, et les oiseaux étonnés se taisent sur son passage. Sa stature est courte ; ses épaules de Titan remplissent l'ampleur d'un manteau pourpre. Un nimbe d'immuitabilité l'auréole ; l'énergie éclate dans ses gestes et semble animer jusqu'aux plis de son vêtement. C'est la vivante figure de l'Acte et du Vouloir.

Mais le Scribe [Élie], le Sacerdote [Moïse] et le Voyant [Jean] n'agissent pas seuls ; ils sont pour ainsi dire les conférences de sphères dont les centres demeurent ensevelis dans la gloire vivante du Soleil-des-Âmes. Ils forment trois couples unis par la plus intime collaboration. Comme la nouvelle Alliance parfait l'ancienne, de même qu'en Christ les pénibles efforts des justes s'épanouissent selon la splendeur de l'allégresse éternelle, de même derrière Élie se tient

⁹ Les véritables Rose-Croix, ceux dont le nom est usurpé aujourd'hui par tant de sociétés plus ou moins secrètes qui n'ont aucun droit à ce titre.

¹⁰ Ensembles de pierreries qui ornaient le pectoral du grand prêtre et servaient d'instruments de divination.

Énoch, le septième fils d'Adam, l'inventeur de la Science¹¹, descendu en droite ligne du Soleil-des-Formes.

Derrière Moïse se tient le prêtre sans parents, le roi de Justice, Melchisédech, fils du Soleil rouge ; derrière Jean, Jacques, l'autre fils du Tonnerre, contemple et prie dans la retraite la plus occulte. Aucun de ces six n'a subi la mort terrestre¹². Et tous ensemble, ces six sont un seul être et un seul esprit ; ces trois sphères sont une seule sphère : la forme du futur règne de Dieu ici-bas.

Un septième être les contient tous, quoiqu'il se distingue d'eux par le mode même de son existence et la qualité de sa Lumière ; il les dirige et les emploie comme il le juge à propos. Il peut aller partout ; aucun palais qui ne s'ouvre devant lui ; aucune cime qui ne lui soit inaccessible ; aucun abîme océanien où il ne descende ; aucun être qu'il ne scrute jusque dans sa racine primitive. Il s'occupe de tout ; il prend toutes les formes ; il ressemble à tout le monde et il est seul sur cette terre ; les passants le croisent peut-être dans la rue ; les saints dans leurs extases le voient comme identique aux figures éternelles. Son apparence anonyme constitue son mystère, sa défense et sa toute-puissance. On le nomme le Seigneur de la Terre¹³.

Par Énoch et par Élie parviennent aux créatures les eaux célestes qui les nourrissent ; par Jacques et par Jean, les clartés qui les illuminent ; par Melchisédech et par Moïse, les bénédictions qui les guérissent. Et tous les disciples de Jésus, quels que soient leur race, leur rite ou leur intimité, se rattachent à l'un de ces trois couples, formant ainsi dans l'Invisible un monde complet de lumières, d'eaux vives et de souffles embaumés.

Enfin, assez proche également du lieu où fleurirent, à l'aurore des siècles, les délices du Jardin d'Éden, mais dans la direction septentrionale, s'élève une autre montagne de légende, où habitent les Maîtres de la Perversité¹⁴.

¹¹ « Inventeur de la Science », c'est-à-dire « Révéléateur du Savoir absolu ». Il ne s'agit donc pas ici de ce que les hommes d'aujourd'hui appellent la « science » (avec une minuscule).

¹² Certes, la Bible nous dit que Moïse a connu la mort, mais elle ajoute que son corps n'a jamais été retrouvé : « Personne n'a connu son sépulcre jusqu'à ce jour » (Deutér. XXXIV, 6), ce qui sous-entend que sa mort ne fut qu'apparente. Quant à saint Jean, on sait que Jésus a voulu qu'il demeure sur la terre jusqu'à ce qu'Il revienne (Jean XXI, 22).

¹³ Le « Seigneur de la Terre » est le bon ange de la Terre, le mauvais étant le « Prince de ce Monde ».

¹⁴ Shamballa, au Tibet, surnommée la « Jérusalem des bouddhistes »... C'est de là qu'est venu le « Lama aux gants verts », inspirateur occulte du nazisme, qui habitait secrètement en Allemagne dans les années trente et pendant la guerre...